

Fraternité Saint Joseph
Retraite d'Avent en visio-conférence
21-22 novembre 2020
Samedi

Beethoven, Symphonie n.7

Spirto Gentil cd 3

“La *Septième symphonie* est la description d'une grande fête: dans le premier mouvement on est introduit dans la fête même. Mais, à un certain point, quelqu'un, l'individu le plus excentrique et bizarre, s'éloigne, il sort prendre un peu d'air, il regarde tout de l'extérieur et en perçoit la vanité absolue. L'homme regarde avec ironie et sarcasme le néant, ce qui, à l'intérieur, semble tout; de ce sentiment naît le second mouvement. C'est une autre musique qui intervient, c'est comme si la musique disait la vérité de ce dont on a joui avant.”

Don Michele Berchi

L'Eglise nous introduit à l'Avent, nous introduit à une attente, mais une attente de Celui qui a déjà enflammé notre cœur, sinon nous n'attendrions plus rien ni personne. Par contre l'Avent est vraiment seulement chrétien, parce que seulement Celui qui est venu, Celui qui est parmi nous peut rénover chaque fois une attente en nous. Toute la vie de la Vierge a été, dès le début, une attente de quelque chose qui se passait en Elle. Commençons ces exercices en demandant avec Elle, et en Lui demandant de soutenir notre demande de l'Esprit, Celui qui rend fécond en enflammant du Christ notre cœur et notre chair.

1) Le néant derrière nous

Chaque matin quand nous nous réveillons, dès que nous ouvrons nos yeux, nous nous réveillons dans un drame, dans une lutte. Peut-être seulement la lutte de quelques minutes en plus de sommeil! La véritable lutte où nous nous retrouvons est entre la tendance qui désagrège – que nous percevons s'agiter en nous et dans les choses, et qui est vraiment l'appel du néant, ce néant d'où tout et nous tous nous provenons, d'où nous avons été tirés, duquel, en ce moment-là, nous sommes comme attirés de nouveau vers la désagrégation, vers la vie d'où partent de nombreux morceaux - et un instinct qui au contraire documente la force avec laquelle Dieu est en train de nous créer en cet instant-là même et qui continue à nous créer, instant par instant, pour l'éternité ; la force de Dieu à laquelle s'unit l'Esprit de Dieu, qui est la vie par excellence et qui agit en nous comme force d'Unité. Chaque matin cela se produit en nous: se laisser entraîner par la tendance qui désagrège ou bien seconder cet instinct, seconder cette force et Esprit de Dieu.

*Peut-être un matin en marchant dans un air de verre,
aride, me retournant, je verrai s'accomplir le miracle:
le néant derrière moi, le vide derrière moi,
avec une terreur d'ivrogne.
Puis, comme sur un écran, camperont d'un jet
Des arbres des maisons des collines pour la tromperie habituelle.
Mais il sera trop tard; et moi, je m'en irai silencieux
Parmi les hommes qui ne se tournent pas, avec mon secret.*

“Le néant derrière mon dos, le vide derrière”. Voici la peur de ces jours-ci: le vide derrière moi, le vide autour de moi, le vide dedans, un vide où nous essayons de camper *d'un jet* nos actions, nos productions, nos organisations, nos rendez-vous, nos responsabilités.

Renfermés chez nous, c'est comme si on nous avait flanqué au nez la question: mais si aujourd'hui je ne peux pas faire ce que je faisais, à quoi ça sert cette journée, à quoi suis-je utile en cette journée? Quel sens cette journée a-t-elle, et mes journées? Mais alors ma journée a-t-elle une valeur quand je fais quelque chose d'utile? Ai-je de la valeur si je fais, et je consiste donc en mon faire? Mais qui suis-je alors? Quelle est ma vraie valeur?

Ce qui, il y a quelques temps, nous semblaient des raisonnements qu'on avait du mal à ranger en suivant “*Le Sens Religieux*” de don Giussani, toujours avec un vague suspect d'artificiel, ou au moins d'intellectualisme, maintenant, au contraire, sont revenus violemment à la surface de notre

expérience. Chaque matin a été ce que, à la vitesse de la lumière, on a retrouvé à couler dans nos veines avec le sang. Et la bataille qui s'ensuit a déterminé et continue à déterminer nos forces, notre humeur, l'envie de nous lever, de vivre.

Que de fois nous nous sommes retrouvés à chercher quelque chose à faire (quelle honte l'avouer, mais c'est comme ça!) comme aller faire les courses pour trouver un petit soulagement passager, mais en constatant que, en quantité directement proportionnelle, le vide en nous augmentait, et avec ça l'amertume, la peur et le mécontentement.

*Puis, comme sur un écran, camperont d'un jet
Des arbres des maisons des collines pour la tromperie habituelle.
Mais il sera trop tard...*

Le nihilisme, qu'on le nomme ainsi ou non, n'est absolument pas une exagération ni une manie du moment, et encore moins théorique. C'est par contre une tentation quotidienne, qui provoque la bataille à engager chaque matin. C'est la grande tentation de l'inconsistance de ce que nous faisons, de nous et de toutes les choses et, très douloureusement, des personnes aimées. Une telle inconsistance nous tente pour toute la journée; c'est comme si nous butions contre des signes qui le documentent continuellement: le soupçon que tout soit comme une duperie, percevoir que les choses nous deviennent indifférentes, sans attrait, sans intérêt. On pense: au fond qu'est-ce qui sert ? Tout passe, au fond tout m'agace, m'embête, quel ennui! De toute façon, qu'y a-t-il de beau? Un ver rongeur dedans - le définit Carrón. A' ce propos je vous renvoie à la première partie de la Journée de Début d'année, là où Carrón introduit Azurmendi.

Je ne veux pas remuer le couteau dans la plaie avec trop d'exemples, mais il me semble une aide de voir les conséquences concrètes que cette tentation de nihilisme jette dans notre vie. Cela juste parce que nous pouvons les considérer des conséquences et ne nous perdre pas en des mesures, en des tentatives de correction moraliste sans comprendre qu'au contraire il faut aller à la racine, d'un autre côté. Il est intéressant de nous aider à en voir quelques-unes. Par exemple, la peur qui nous prend souvent le soir, ou devant l'énième nouvelle douloureuse, a son origine juste en ce souffle du néant. Ainsi la torpeur qui nous éloigne de ce qui se passe, pour ne pas avoir de la peine à en être impliqués ("au fond là il n'y a rien pour moi!") ou la volubilité à cause de laquelle nous essayons de nous remplir de quelques petites consolations, et de même la rage et le mécontentement qu'on éprouve devant l'impuissance à modifier la situation, la nôtre et celle d'autrui, parce que la vie va comme elle veut et pas selon nos plans: voilà.

Toutes ces choses ont comme origine cette tentation du "néant derrière moi".

2) Une lutte

On a parlé d'une lutte qui se passe en nous. Mais pour qu'il y ait une lutte il faut au moins deux parties adverses. Si d'un côté il y a le néant, qui essaie de nous entraîner comme un gouffre (premier adversaire), qu'y a-t-il de l'autre? La tentation du néant, qui nous envahit, fait déclencher l'inquiétude en nous. "Je ne suis pas fait pour cela, je ne le veux pas!" Notre cœur reste inquiet. Il y a une irréductibilité en nous face à cela, comme si tout voulait démontrer que ça ne vaut pas la peine, qu'il n'y a rien qui ait un sens. Ceci déclenche en nous une inquiétude qu'on n'arrive pas à nous enlever, une irréductibilité, et cela aussi, peut-être, avec le vague soupçon, n'admettant pas qu'il soit un peu abstrait, intellectuel. Au contraire en cette situation, ainsi comme d'un côté émerge la tentation du néant, de manière aussi forte émerge cette irréductibilité du désir. Je ne veux pas ce néant-là! Je ne suis pas d'accord! Ce n'est pas possible! Je ne veux pas! Je suis fait pour vivre, je veux vivre!

Je vais vous raconter quelque chose qui m'a frappé. Parmi tant de vidéos qui sont passées, il m'en est arrivée une d'une danseuse désormais très âgée, dans son fauteuil roulant, avec la maladie d'Alzheimer, qui en entendant avec les écouteurs la musique du *Lac des Cygnes*, se mettait à faire, comme elle pouvait, les gestes pleins de grâce de quand elle dansait. Puis la vidéo alternait des moments où on la voyait maintenant, assise dans son fauteuil avec ses regards extasiés, et les images de répertoire de quand, il y a des dizaines d'années, elle dansait sur la scène avec la même musique. Une vidéo émouvante, mais le cri que j'ai senti en moi a été: il n'est pas possible que le temps emporte toujours tout! Il n'est pas juste qu'une telle beauté soit emportée et qu'elle devienne néant! En cette période, devant tant de deuils si férocement vécus, parfois à cause de la vitesse et de la manière impitoyable dont beaucoup de nous ont vu mourir les personnes les plus

chères, le désir de la vie est venu à la surface en toute sa puissance. Cela est irréductible. Nous ne sommes pas faits pour le néant. Il y a quelque chose qui résiste en nous. Mais aussi dans la vie quotidienne la plus banale, cette inquiétude, cette faim de sens, qu'avant nous avons décrite seulement selon le côté obscur de la médaille, ce grand besoin d'un sens émerge juste à cause de la tentation du néant. Le besoin d'un sens est émergé en nous, aussi réel que la pandémie. Tout autre qu'abstrait! La nécessité de sens de chaque geste s'est démontrée être chaque fois la nourriture la plus concrète dont on avait besoin. Nous sommes soif et faim de sens. Ceci a été et reste inévitable dans notre expérience actuelle. J'ai besoin de comprendre et d'avoir une raison.

L'autre face de la peur en effet est l'attachement à quelque chose que nous ne voulons pas perdre. S'il y a la peur c'est parce que je suis attaché à quelque chose. Don Giussani disait cela dans "Le sens religieux": d'abord il y a la beauté, ensuite la peur de la perdre. Ce n'est pas cinquante et cinquante. La peur n'existe pas s'il n'y a pas d'abord la beauté. Tandis qu'il peut exister la beauté sans la peur. Pour cette raison il est très important de se rendre compte de ce contrecoup qui est inévitable, de cet attachement au réel, à la vie, de ce désir qui émerge, de ce besoin de sens. Il est fondamental, parce qu'il dit qui nous sommes, ce que moi je suis. S'il n'y avait pas la peur, nous glisserions dans le néant sans sourciller. Ceci, au contraire, n'arrive pas, ce n'est pas possible. Vraiment il y a eu un bouleversement de notre schéma mental, culturel, pseudo-culturel. Avant, ce que nous faisons nous semblait le "concret" de la vie, tandis que nous considérions le sens comme l'aspect abstrait, interprétable, au moins subjectif (chacun s'est toujours imaginé un peu libre de s'inventer son propre pourquoi). Par contre – impressionnant! – dans l'expérience de ces temps-ci, ce dont nous avons besoin concrètement, comme l'eau et l'air, résulte clairement être le "sens", au point que sans la signification, sans un bon, solide, objectif et concret "pourquoi", les choses qu'on faisait et qu'on fait restent abstraites, obscures, vides, sans sens. Le néant. Nous avons maintenant découvert que le concret, ce qui donne tangibilité, est le sens. Il y a une inévitable, attitude constitutive de moi: je suis faim, soif, attente d'une signification. Une attitude celle-ci qui endigue le néant, qui s'oppose au néant, qui le combat et cherche à y résister. De ce point de vue, d'autant plus qu'on est conscients de cela, nous l'apercevons et le surprenons en nous, et plus nous sommes aussi capables de lire et de voir autour de nous, nous nous apercevons de cela. Ce que, parfois avec un peu de mépris, nous avons stigmatisé comme expressions naïves et superficielles de nombreux balcons et drapeaux qui proclamaient "tout ira bien" ne pouvait-il pas être une ingénue déclaration d'espoir? [Pendant la période Covid19, en Italie on écrivait partout cette phrase -ndt]. Etait-ce un optimisme fondé sur le néant, mais vraiment sur le néant? Ou ne pouvait-il pas être un cri, tordu peut-être, mais quand-même la documentation d'une humanité qui ne sait pas comment, mais qui cherche de résister au néant? Certes, pas tout le monde n'a eu la Grace que nous, nous avons eue d'être rappelés par ce qui m'a semblé un génial coup d'aile de Carrón, qui nous a mis devant l'objective et conséquente vérité: s'il y a la demande, il y a la réponse. Ainsi nous sommes restés un peu surpris. Trop simple. Ou bien trop compliqué, au sens d'intellectuel, d'abstrait. Je vais vous raconter. Parmi tous les changements qu'on a dû faire pour rendre possibles les confessions, et donc ne plus utiliser les confessionnels mais des pièces entières, on a transformé une partie de la sacristie en une belle pièce avec une table, le plexiglass, les distances. En déplaçant les meubles, nous avons trouvé un coffre-fort dans le mur! Personne n'en avait mémoire. C'était un coffre-fort que personne ne pouvait ouvrir car on ne savait pas où était la clé. Mais une chose est certaine: la clé existait (ou elle existe)! N'aurait aucun sens l'invention d'une serrure s'il n'y avait pas l'invention de la clé. L'exemple est très figuré mais d'une simplicité de ce genre: à personne ne viendrait le doute qu'il n'existe pas la clé de la serrure d'un coffre-fort. Peut-être qu'on ne la trouve pas, mais elle doit exister. Parce que la raison ne pourrait pas accepter qu'on ait inventé un coffre-fort avec une serrure sans clé. Alors, d'une manière plus existentielle: si j'éprouve de la nostalgie, c'est pour quelqu'un qui me manque; on ne peut pas éprouver de la nostalgie pour une idée. La nostalgie est la preuve que quelqu'un existe, que quelqu'un a existé, que quelqu'un a mis en mouvement, parce que sinon ça n'aurait pas de sens. Et ainsi, s'il existe en moi ce désir de sens, si je suis ce désir dei sens, l'alternative est comme celle d'un coffre-fort dont on n'a pas inventé la clé. C'est absurde!

Mais si ma raison éclate en rires devant le coffre-fort, devant le sens de la vie elle devient folle. Si je suis demande de sens, c'est parce qu'une réponse existe. C'est parce que quelqu'un me manque, le sens me manque, j'en ai besoin. En ce simple passage il y a la grande ressource pour résister au néant.

Il faut prendre conscience de ce que tu es en ce moment-là: tu es quelqu'un de voulu. Il y a quelqu'un pour qui tu vaux la peine. Certes, parce qu'Il t'a fait soif de Lui. Il est en train de te faire en cet instant-même, toi désireux, nostalgique, assoiffé, affamé, besogneux de Lui, pour pouvoir se proposer à ta liberté. Pour qu'il y ait ta liberté en cette attente, ton désir, ton accueil, ton acceptation de Lui.

Ecoutons encore ce chant qui décrit de nouveau le parcours qu'on a fait jusqu'ici, parcours du cœur et de notre désir.

*Mon Dieu, je me regarde et voilà que je découvre
que je n'ai pas de visage;
je regarde mon fond et je vois l'obscurité
sans fin.
Seulement quand je m'aperçois que Tu es,
comme un écho j'entends de nouveau ma voix
et je renaiss comme le temps du souvenir.
Pourquoi trembles-tu mon cœur? Tu n'es pas seul,
tu n'es pas seul;
tu ne sais pas aimer et tu es aimé,
et tu es aimé;
tu ne sais pas te faire pourtant tu es fait,
pourtant tu es fait.
Comme les étoiles là-haut dans le ciel,
dans l'Etre fais-moi avancer,
fais-moi grandir et changer, comme la lumière
que tu augmentes et changes dans les jours et les nuits.
Rends mon âme comme la neige qui se colore
comme tes tendres sommets, au soleil de ton amour.*

Je regarde mon fond, je vois l'obscurité, je m'aperçois que Tu es. Je regarde, je vois, je m'aperçois.

Ce n'est pas mécanique. Il faut décider de le faire. Seulement quand ce n'est pas la répétition d'une formule, même chantée, mais quand il y a un moi présent, un moi qui se dresse en tout son désir et en toute son intelligence, en tout son bien-fondé de raison ouverte, désireuse, alors je recommence à vivre. Ce fait de "s'apercevoir" pousse la reconnaissance à devenir une demande. Isaïe: " Ah ! Si tu déchirais les cieux, si tu descendais ! " (Is 63,19)

Pourquoi trembles-tu mon cœur? Tu n'es pas seul, tu n'es pas seul. Le grand travail est juste celui de l'auto-conscience, et le matin est ce chemin de chacun pour le reconnaître dans la lutte entre être entraîné par le remous du néant et, à partir du malaise qu'on éprouve, être tellement présent à soi-même au point de reconnaître que "Tu es". Toi, Mystère, Tu es.

Le grand travail est vraiment l'auto-conscience, ce chemin, comme le décrit ce chant: *fais-moi avancer dans l'Etre*. Dans l'Etre, non dans le néant. Fais-moi grandir et changer. "*Rends mon âme comme la neige qui se colore au soleil de ton amour*": comme un écho, comme illuminé de Ta présence qui émerge dans mon désir de Toi. Voilà la documentation à portée de main, mienne, en moi, dans mon expérience de Toi. Tu me rends désireux de Toi, attente de Toi. Tu es. Fais-moi avancer chaque jour dans ce parcours qui du néant arrive à Te reconnaître. Pour cela le silence, qui est ce chemin, est la grande arme contre le néant.

Bref, mes amis, celle-ci n'est pas surtout une émergence sanitaire. C'est une émergence humaine, une véritable émergence humanitaire, parce qu'ici, de façon évidente, nous avons eu l'occasion de voir émerger quel est le plus grand besoin. Pour cela n'importe quelle solution n'est pas à la hauteur du problème.

3) Tentatives inadéquates

C'est devenu une expérience ce qui s'est rendu évident en certaines tentatives, auxquelles nous avons de fait cédé et continuons à céder, qui ne sont pas à la hauteur de notre humanité, voire de notre désir. Nous nous le sommes toujours dit, mais maintenant l'expérience a montré que la réponse, le sens dont nous avons soif et faim chaque matin n'est pas une explication.

a) Répéter le discours.

Carrón disait lapidairement: *“Une pensée, une philosophie, une analyse psychologique ou intellectuelle ne sont pas en mesure de faire repartir l’homme, de redonner souffle au désir, de régénérer le moi”*. Vous souvenez-vous quand nous étions adolescents et qu’on nous disait (et nous le répétons aux jeunes): “si tu n’étudies pas tu n’auras pas de futur.” Vrai, logique, congru et clair. Mais personne de nous n’a jamais ouvert un livre à cause de ça. Et jamais il ne l’ouvrira. Comprendre quelque chose ne signifie pas que cela suffise pour que le moi se mette en mouvement. En réalité, si le moi ne se met pas en marche c’est parce qu’on n’a pas compris une chose; nous croyons l’avoir comprise, tandis qu’on l’a simplement insérée dans un discours qu’on connaît déjà, en un universel – disait don Pino à la dernière Ecole de Communauté – c’est-à-dire en une théorie chrétienne ou de CL. Allons au fond de cela. Comprendre une chose signifie l’aimer, ou pour la comprendre il faut l’aimer, en être attirés, vivre maintenant la conscience que cette chose-là est partie de la réponse à mon désir de bonheur et de plénitude, qu’elle a affaire à mon désir. Attention à ça, parce que le piège est grand, et même, probablement, si on fait attention, c’est la distraction la plus grande où l’on tombe régulièrement. Pour cette raison, du point de vue psychologique il est très significatif que Carrón nous ait mis devant Azurmendi, devant sa manière de regarder le Mouvement. Parce que, dans notre compagnie, on peut être devant de dizaines de faits qui nous frappent, qui nous émeuvent, qui se passent devant nos yeux ... Combien en connaissons-nous, à combien assistons-nous, combien en pouvons-nous raconter? Mais puis c’est comme si nous les enchâssions en un universel déjà connu. Dit don Giussani: *nous les subsumons en un universel abstrait*, c’est-à-dire que nous les regardons, les traitons comme la confirmation de quelque chose que nous savons déjà. Non pas comme quelque chose, quelqu’un qui arrive maintenant et me demande seulement de le suivre. C’est-à-dire que nous les stérilisons de leur nature d’Événement en les subsumant en un universel abstrait, en ce que nous savons déjà, en les utilisant comme confirmation de quelque chose que nous connaissons déjà, qui est immobile et abstrait. Ce n’est pas que nous ne voyons pas les faits, disait Carrón – Azurmendi est un dilettante par rapport à ce que nous avons vu dans notre compagnie pendant des années et des décennies – mais lui, il a suivi en obéissant à la correspondance reconnue, tandis que nous subsumons ces faits en un universel abstrait: l’abstraction du Mouvement, du charisme que nous connaissons déjà, que nous savons déjà, que nous contrôlons déjà. Mais devant une femme ou un homme qui nous rend amoureux, ce n’est pas que nous subsumons les faits pour confirmer ce qu’est l’amour, pour qu’après soit plus clair ce que l’amour est! Nous suivons, et ce fait, ce geste pour moi est significatif d’une présence qui me parle et qui arrive devant moi, qui m’appelle, et je la suis. Il ne me confirme pas ce qu’est la théorie de l’amour. Pour cette raison en Azurmendi tout change, change la connaissance, c’est une vraie connaissance. Pour nous, au contraire, devant les mêmes choses, le charisme n’est plus l’Événement que nous suivons qui arrive de nouveau, que nous reconnaissons ici et maintenant - comme une femme qui me charme, dont je tombe amoureux – mais ces faits décorent, confirment l’abstraction que nous avons en tête. C’est impressionnant. Il faut l’observer bien, parce qu’il s’agit d’un véritable danger, une réduction terrible de l’Événement. Nous sommes en mesure de répéter les faits, les faits nous frappent, nous étonnent, mais ils ne nous mettent pas en marche. Nous les stérilisons, les plaçons dans l’universel abstrait. Et c’est une alternative sèche, parce que cela signifie que, quoi qu’il arrive, moi au fond je ne bouge pas.

Et c’est juste ce que Jésus reprochait à sa génération, à ses compatriotes: “Nous avons joué de la flûte et vous n’avez pas chanté”. Vous avez bien entendu la flûte, vous vous en êtes aperçus. Vous n’avez pas bougé! Cela ne vous a rien dit. Ils voyaient, et comment! Mais ils n’obéissaient pas. L’idéologie, le discours ne suffit pas. Même pas le discours chrétien, figurez-vous les autres! Et il n’a pas été nécessaire de l’expliquer, car nous avons éprouvé en nous l’ennui de certains discours, certaines analyses ou paroles rassurantes à la télé, des chaires et même dans nos Ecoles de Communauté et dans nos groupes. Mais il est puissamment surgi en nous un détecteur qu’on avait oublié d’avoir. Et ce n’est pas peu de chose le découvrir dans l’expérience! Que l’idéologie ne suffise pas, n’est pas mon affirmation, c’est une invitation à le reconnaître dans ton expérience. Et cela t’a même ennuyé quand il devient une idéologie, un universel abstrait et non un Événement, parce que ton désir ne se trompe pas.

b) Même s’accrocher aux règles s’est révélé inadéquat.

On a toujours l’impression que l’on soit contre les règles et qu’on exalte le dérèglement sans limites. Ce n’est pas ainsi! Mais il est résulté que la tentative de contrôler, d’un côté la réalité et de l’autre soi-même, avec de belles règles claires que je m’imposais, n’a donné aucun résultat, mais

s'est révélé une tentative inutile et illusoire. Le cri répandu de besoin de sens n'a pas été apaisé du contentement (peut-être) du début de suivre bien la règle de la Saint Joseph, du Mouvement, de l'Eglise. Je répète, je ne suis pas contre la règle, mais la tentative de répondre par ça ne fonctionne pas.

c) Et alors contentons-nous!

Dit comme ça, aucun membre de CL ne l'accepterait jamais, nous avons un antivirus qui part tout de suite. Mais ensuite, dans la pratique de nous tous, un peu comme les enfants qui font toujours des tentatives, qui ne se rendent même pas devant l'expérience, nous essayons de nous contenter de quelque manière. Comme il ne nous est pas possible de supporter le vertige de cette question, les tentatives de renoncer à combler le désir pour nous contenter de quelques succédanés nous ont accompagnés et continuent à nous accompagner tous les jours. Et nous l'avons vu pendant qu'on le faisait, presque impuissants face à ces tentatives que nous-mêmes nous faisons.

4) **Qu'est-ce qui donc nous arrache vraiment au néant?**

Qu'est-ce qui répond vraiment? Chacun de nous le sait. On sait quels ont été les moments, les occasions, les instants où on a respiré. Quels ont été les moments où on s'est découvert certain?

Don Giussani dit cette très belle phrase, que nous avons répétée en cette période: *"Je n'arrive pas à trouver d'autre indice d'espoir sinon dans la multiplication de personnes qui soient des présences"*. Quand avons-nous vu le signe d'une réponse au niveau du désir? Quand avons-nous été capturés par des personnes qui se sont révélées des présences, des autorités, des personnes chez qui, à cause de ce qu'elles disaient, de comment elles le disaient, pour l'immédiate correspondance avec ce dont nous avons besoin, nous avons vu que le néant était vaincu. Elles portaient la réponse à notre soif de sens en la véhiculant dans leur chair et dans l'éclat de leurs yeux. Ce sont des personnes qui nous ont fait revivre dans l'instant-même la paternité du charisme, de l'Esprit du Christ qui est arrivé à nous par l'intermédiaire de don Giussani. Pour cette raison elles ont été des autorités. Des "moi" régénérés qui, avec leur humanité différente, plus complète, plus désirable, en cet instant-là nous ont régénérés. Non pas des surhommes ni des superwoman, mais à cet instant-là nous les avons reconnus à cause du souffle que nous avons ressenti. On retrouve dans notre expérience ce qu'on avait éprouvé certaines fois et que nous avons peut-être accueilli et fait notre comme une intelligente analyse du moment, mais que maintenant nous comprenons vraiment, c'est-à-dire l'affirmation de don Giussani: *"Voici le temps de la personne"*. *"Quand nous nous mettons ensemble, pourquoi le faisons-nous? Pour arracher les amis, si l'on pouvait le monde entier, au néant où chaque homme se trouve"*.

La signification est devenue chair il y a 2000 ans, et comment a-t-elle traversé l'histoire? De cœur en cœur, de liberté en liberté, de stupeur en stupeur, d'un oui – celui de la Vierge – de oui en oui, par l'intermédiaire de don Giussani, des visages et des amis que tu connais, il t'a atteint.

Maintenant! Il est en train de T'atteindre maintenant. Voilà le cœur du Mystère de Noël. Dit Carrón: *«Ce ne sont pas les pensées, les intentions, les efforts, qui ont arraché au néant la pécheresse de L'Évangile, mais une Présence qui avait une passion, une préférence telle pour sa personne, pour son moi, qu'elle en a été conquise.»* (p. 59; référé à Luc. 7,36-47) Et maintenant elle conquiert moi et toi. La contemporanéité du Christ se réalise aujourd'hui dans son corps qui est l'Eglise.

5) **L'Avent**

Mais il y a deux conditions: la première est regarder. Et ce n'est pas sûr, parce que regarder pour voir, il faut toute ton humanité, telle que nous l'avons découverte et décrite jusqu'ici: ton humanité blessée de la tentation du néant, ton humanité faible, vulnérable et ton cœur qui, juste parce que provoqué de ce néant, blessé de ce néant et de cette faiblesse, commence à être lui-même, c'est-à-dire désir. Il semble compliqué de le décrire, mais dans l'expérience il est facile, simple et quotidien. Il ne faut rien d'autre sauf ton humanité telle qu'elle est, comme elle se réveille le matin, comme elle est maintenant, comme elle sera dans une demi-heure. Si Dieu est devenu chair, "il faut être chair pour comprendre Jésus" - dit don Gius – c'est une expérience qui nous permet de comprendre Jésus. Si Dieu, le Mystère, est devenu chair, né des entrailles d'une femme, on ne peut rien comprendre de ce Mystère si on ne part pas d'expériences matérielles, des entrailles.

Lisons l'affiche de Noël 2020:

« Il est présent ici et maintenant: ici et maintenant! Emmanuel. Tout part de là; tout part de là, parce que tout change. Sa présence implique une chair, implique une matière, notre chair. La présence du Christ, dans la normalité de la vie, implique toujours plus le battement du cœur: l'émotion de sa présence devient une émotion dans la vie quotidienne. Il n'y a rien d'inutile, ni d'étranger, une affection naît pour tout, tout, avec pour conséquence magnifique le respect et la

précision à l'égard des choses que nous faisons, l'honnêteté envers nos œuvres concrètes, la ténacité dans la poursuite de leur objectif. Nous devenons infatigables. Vraiment, c'est comme si un autre monde se profilait, un autre monde dans ce monde.»

Pour intercepter la réponse dans la chair il faut regarder. La première condition est de regarder. Celui qui sait de trouver regarde, et il sait de trouver parce qu'il a déjà été trouvé. Pour cette raison l'Avent est seulement et uniquement chrétien, parce que nous attendons Celui qui est déjà venu.

La seconde condition est de reconnaître. Ceci non plus n'est pas acquis, parce que pour reconnaître il faut être pauvre, n'avoir rien à défendre, aucune image. Ce n'est pas toi qui décides comment, où et quand. Il est beau l'Avent, Noël à ce propos. En effet, si les pharisiens pouvaient afficher des images sur le Messie, sur comment il aurait pu être, quand il aurait dû être, en étalant des quantités de citations, d'études, d'interprétations, les bergers, eux, ils n'avaient rien à défendre. Et ils se sont mis en chemin, comme les Rois Mages. Quand ils sont arrivés à Jérusalem et ceux-là (les pharisiens) ont sorti tous leurs livres, et ils avaient le lieu et le temps (presque le temps, mais certainement l'endroit où cela aurait eu lieu) Ils l'avaient là, à une vingtaine de kilomètres. Ils n'ont pas bougé. Ils l'ont subsumé dans leur universel abstrait. Il n'est pas acquis de reconnaître l'Événement. Le suivre pour ce qu'il est - un Événement – n'est pas tenu pour sûr. Les trois Rois l'ont fait. L'Avent et Noël sont pleins de ces personnages, de ces images, de ces aides: ce n'est pas toi qui décides comment, où et quand. Il faut la disponibilité et la pauvreté de qui ne prétend pas de savoir déjà. C'est comme ça. Disponibilité signifie être si pauvre au point de n'avoir aucune prétention de savoir déjà.

Terminons en lisant ensemble comment Carrón nous a introduits à l'Avent lors de la dernière Ecole de Communauté:

“L'Avent est le temps de cette attente, auquel l'Eglise nous introduit encore une fois. Le Christ répond à cette attente avec une Présence qui parle par des faits, au début comme aujourd'hui. La méthode est toujours la même, comme nous le rappelle constamment l'Evangile. Cette phrase de Jésus m'étonne toujours: «Heureux vos yeux puisqu'ils voient, et vos oreilles puisqu'elles entendent ! Amen, je vous le dis : beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu!» (Mt 13,16-17). Voilà que ceci vaut aussi pour nous qui toujours, chaque fois qu'on se retrouve, écoutons beaucoup de récits, tous ces récits et voyons tous ces faits jour après jour. Les faits sont la modalité dont Lui, Il nous appelle à la conversion maintenant. Nous sommes donc partie des bienheureux beats dont parle l'Evangile. Devant eux, chacun de nous peut aujourd'hui vérifier sa propre disponibilité, tout comme le firent ceux qui assistèrent aux faits il y a deux mille ans, et qui pouvaient refuser de les reconnaître: «Malheur à toi Chorazin, malheur à toi Bethsaïda! Car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties..» (Luc 10,13). Pour cela accompagnons-nous – en nous le témoignant les uns les autres – en secondant ces faits, pour ne devoir pas entendre comme dit à chacun de nous ce «malheur à toi!». En effet, qui est-ce Qui nous appelle par ces faits? Jésus continue: «Celui qui vous écoute, m'écoute; et celui qui vous rejette, me rejette; or celui qui me rejette, rejette celui qui m'a envoyé.» (Luc 10,16). C'est par le témoignage de quelqu'Un présent que le Christ nous appelle aujourd'hui, c'est Lui qui a encore pitié de nous et qui frappe à notre porte en ce début d'Avent, pour prendre tout de nous et pouvoir arriver à tout le monde par notre intermédiaire. Alors, bon Avent!” –nous a-t-il dit et nous nous le répétons nous aussi.

AVIS

Je me permets de donner les indications de la modalité de cette retraite: comment, quand, de quelle manière, ce n'est pas nous qui le décidons. Je reprends ce que Carrón nous avait dit aux Exercices d'été comme suggestion pour ces jours-ci. Carrón disait: *«Demandons alors d'être disposés à nous laisser toucher par sa présence. Demandons-le dans le silence que nous tâcherons de respecter, chacun où il se trouve, en nous soutenant réciproquement dans le témoignage de personnes qui le cherchent, comme le disait le prophète Isaïe: “Cherchez le Seigneur tant qu'il se laisse trouver; invoquez-le tant qu'il est proche”. (Is 55, 6. 8)»*

Voilà que chacun de nous est chez lui, dans sa propre condition ou situation. Celle-ci nous est donnée, elle nous est demandée, et le silence est réellement la grande arme contre le néant. Ce que chacun peut faire, qu'il le fasse pour vivre ces quelques heures qu'on s'est données et que le Seigneur nous donne pour être ensemble, même si éloignés. Continuons donc à travailler jusqu'à l'assemblée.

Fraternité Saint Joseph
Retraite d'Avent en vidéo-conférence
21-22 novembre 2020
Dimanche

Musique: *A. Dvorak, Quintet avec piano en La majeur œuvre 81*

Le Mystère est devenu présent jusqu'à se rendre visible, Présence expérimentable, Il est venu à notre rencontre et il nous a choisis pour serrer le monde entier et entraîner tout le monde avec Lui. C'est la conscience, la conscience qui ouvre les dimensions de l'être et de la beauté; c'est cette conscience de l'être qui ouvre les dimensions de la vérité et de la beauté du monde qui est le Christ.

Chants: *Chanson de mai*

Haja o que houer

(Adviene que pourra, je suis là. Adviene que pourra, je t'attends. Reviens dans le vent, mon amour! Reviens vite s'il te plaît! Depuis combien de temps j'ai oublié pourquoi je suis restée loin de toi ! Chaque instant qui passe est toujours pire. Reviens dans le vent s'il te plaît! Je le sais, je sais ce que tu es pour moi. Adviene que pourra, je t'attends.)

Don Michele Berchi

Commençons cette assemblée, d'une modalité si nouvelle. Se réunir de cette manière c'est comme si on osait aller encore plus à l'essentiel de l'aide que nous pouvons nous donner. Alors essayons de nous aider, pour que le travail soit utile, et qu'il soit un pas que le Seigneur nous fait faire tous ensemble.

Intervention d'Italie

Très cher Don Michele,

Après avoir été aux urgences pour une grosse fièvre et une sensation de faim d'air, étant résultée positive au tampon Covid, je me suis enfermée pour 15 jours en une chambre de 12 m². Ce jour-là ma collègue plus proche m'a écrit: "quelle poisse!" Je rappelle que je n'avais pas seulement peur, j'étais terrorisée à l'idée d'une possible hospitalisation. Les collègues m'avaient avertie: "contrôle la saturation, les respirations par minute, si elles empirent tu dois appeler l'ambulance". Face au message de la collègue, ma première réaction a été de profonde rage et rébellion (moi aussi je l'avais pensé pour un instant) mais puis, en tournant dans ma chambre, je me suis retrouvée attachée devant le tableau de la Vierge avec l'Enfant dans ses bras et une question spontanée m'est venue: est-il possible que tu me donnes tout ça seulement pour poisse ? En regardant Mère et Fils, j'ai répondu qu'il n'était pas possible qu'on pouvait enfermer tout ce qui se passait en une définition aussi banale qu'inadéquante comme celle-là. Il m'a semblé évident que cette nouvelle circonstance Il me la donnait juste à moi et je ne comprenais pas pourquoi. En un clin d'œil je suis passée de soigner à devoir être soignée. Je me suis souvenue de ce texte qui dit "à un certain point ce serai moi qui ceindrai tes flancs et qui te conduirai là où tu n'imagines pas, mais où moi je veux" ... alors il ne fallait que Le laisser faire, avec une certitude embryonnaire que tout (l'éventuelle hospitalisation aussi) aurait été pour moi et pas contre moi. J'ai recommencé à faire silence, le vrai. J'ai suivi les soins comme on m'avait dit, j'ai prié même sans formules, en un dialogue constant. J'ai vu mes enfants prendre soin de moi. J'ai vu les amis m'accompagner par des messages, par l'ordinateur j'ai vu comment don Gianni et Angela servent le Seigneur avec la Sainte Messe, j'ai lu chaque jour un morceau de 'L'éclat des yeux', j'ai vu par la fenêtre l'alternance du jour et de l'obscurité à travers les arbres du parc Adda en face de chez moi (même ça m'a été donné ces jours-là!). 15 jours après, avec le tampon encore positif, il était encore plus

évident que le Seigneur me voulait vraiment là. Sortie de ma chambre, j'ai passé une semaine entière à suivre mes enfants dans leurs devoirs, chose qu'avant je n'avais jamais supportée: maintenant j'en avais du plaisir. Peut-être quand tu as peur de perdre la vie tu apprécies tout, ce qui te donne plus de peine aussi. Ou bien devient peut-être plus claire "la tâche" qui n'est pas ce que tu penses, mais c'est simplement rester sérieusement là où Lui, Il te veut: tout devient plus vivable. La même sensation je l'ai eue hier en rentrant au travail. J'ai prié et je suis en train de prier de ne pas perdre cette petite augmentation de conscience d'être faite et aimée: comme il est vrai que je suis Toi qui me fais! J'ai une question à te poser sur le troisième point. Tu parles des tentatives inadéquates et tu dis qu'il ne suffit pas de 'répéter le discours' pour vaincre le défi du néant. Comment est-il possible de rester face à une personne que tu aimes et que ton cœur est tourmenté parce que tu la vois rejeter la réalité entière ? Ma tentation personnelle est de l'aborder de front, en croyant que cela puisse servir, mais par expérience nous savons tous très bien que cela ne sauve pas. Je prie, mais je voudrais quand-même que tu m'aides.

Merci, car c'est comme si tu nous avais fait refaire, en pilules, tout le parcours de la leçon d'hier, en commençant du contrecoup, celui même qu'on retrouve tous en nous-mêmes et que tu as synthétisé par ce terme qui pour les italiens est très clair: une "poisse". C'est juste une manière banale, superficielle, comme tu disais, mais au fond pleine d'un néant, comme dire que la vie est une roulette, c'est-à-dire 'il est arrivé à moi, c'est mon tour'. Nous éprouvons un sens d'injustice, mais nous n'avons pas le courage de nous plaindre auprès de quelqu'un, mais nous remarquons simplement qu'il est embêtant, que ce n'est pas ce que nous voulons, que c'est contre le désir. Certes cette manière de réagir est superficielle, mais notre humanité contient en soi cette rébellion au Covid, au manque de souffle, à la possibilité de la mort. Voilà pourquoi je dis que ton intervention contient tout le parcours de cette leçon: il y a la réaction, le néant qui nous fait peur et qui menace, mais dans la chair, dans les entrailles, dans l'angoisse, dans le souffle qui manque. Par conséquent nous ne combattons pas la théorie sur le nihilisme, mais juste l'aimant du néant qui nous tire, parce que quand la possibilité de la mort est réelle, nous la sentons dans notre chair : ce n'est absolument pas une théorie abstraite. Mais nous éprouvons aussi une rébellion. Et ce qui est impressionnant c'est que cela semble n'avoir pas d'autre issue. Mais à un certain point - tu dis- il y a un passage, peut-être temporellement bref, un instant. Peut-être il faut beaucoup de temps pour arriver à cet instant-là, mais c'est le passage de l'Evangile de Pierre que tu as cité. C'est-à-dire que, face à cette réalité, je peux reconnaître la présence de quelqu'un qui m'invite à faire un pas avec lui vers ce que je n'aurais pas pu entreprendre: "un autre ceindra tes flancs". C'est un instant. Mais depuis c'est une suite de conséquences, d'un regard qui change, d'une gratitude qui naît, de regagner toute la réalité avec un goût et une intensité nouvelle, jusqu'aux arbres. Mais qu'est-ce que c'est que cet instant? Cet instant-là est juste la foi, brandie par ta liberté. C'est le oui. C'est toute ma personne qui se dresse devant cette réalité et qui, reconnaissant une Présence, peut dire: oui, d'accord. Il est difficile à décrire en théorie, parce que c'est un instant, mais en même temps c'est tout. Le oui signifie: advienne que pourra, mais si Tu es là, ça va, je suis d'accord. Et nous savons très bien quel vertige cela donne au moment, à l'instant où tu te trouves devant la possibilité d'une maladie, de quelque chose qui te fait peur. Dire oui, et t'appuyer donc complètement sur la foi, est une expérience unique, parce que l'instant suivant tout est libéré. Tu commences à respirer. Mais qu'est-ce que c'est que cette foi? Elle est faite d'une lutte, d'une bataille. Et une bataille est un pas raisonnable, ce n'est pas fermer les yeux. Pendant que tout le monde nous dit 'heureux toi qui as la foi, que tu peux fermer les yeux et faire confiance', notre expérience est exactement l'opposé: j'ai besoin que mes yeux soient grand ouverts sur le passé, sur mon histoire, sur le présent. Vivons donc cette assemblée avec cette question pour mieux comprendre ce qu'est cette foi, et comment est-il possible de faire ce pas, ce oui, comment est-il possible de le dire pour qu'il soit raisonnable, humain. De nombreuses questions qui sont parvenues contiennent le soupçon que ce passage soit une opération intellectuelle, comme si on devait se creuser la cervelle en étranges pensées, un peu compliquées pour arriver à ... Tandis que ce n'est pas celle-ci notre expérience. Je laisse ce point ouvert pour approfondir ce que signifie le passage où l'on dit "oui". La réponse sur son expérience est la réponse à ta question. Pour comprendre ce qui est utile pour un autre, il faut comprendre ce qui a été utile pour toi. Elle est très vraie ta préoccupation, la peine qu'on a souvent pour les enfants, les personnes qu'on aime, les chers amis: nous voudrions intervenir et les aborder de front. Mais quand est-ce que nous nous sommes mis en marche parce qu'on nous avait étalé la vérité pour

nous convaincre? On n'a jamais bougé pour ça. Alors qu'est-ce qui nous déplace? Qu'est-ce qui rend possible ce oui? C'est la méthode ce qui le rend possible pour moi, et elle me rend donc utile pour les autres aussi. Plus je suis conscient de ce qui m'est arrivé, plus je peux être un instrument utile, du côté de l'aide et non - comme dirait Carrón – du côté du problème, comme quand, pour aider, nous intervenons de manière instinctive, sans tenue ou en imaginant nous-mêmes le bien de l'autre.

Intervention de San Paulo - Brésil

Tout d'abord je veux remercier le père Michele pour ces mots qui m'émeuvent et qui me donnent de l'espoir. Quand tu parles de la règle, elle ne me suffit pas ni me sauve. Je m'efforce littéralement (et j'échoue) dans la tentative de vivre la règle comme s'il s'agissait de la dernière ressource pour me libérer du néant où je sens que je tombe des fois dans ma journée. Tous les matins quand je me réveille, avec toutes les responsabilités qui "crient contre moi", maintenant que je suis en home-office, avant de prier j'ouvre mon ordinateur et seulement quand je suis déjà connectée je prie. Ceci me rend malade. Mais ou bien je fais comme ça, ou je ne prie pas. Je pense que je mets le Seigneur au deuxième rang, car le premier est pour le travail et les engagements. Dieu merci, tu as parlé de la lutte de chaque matin. Si je comprends bien, c'est la lutte entre l'être et le néant. Je voudrais aller au fond de cette question. Si la lutte est quotidienne, n'y a-t-il pas de point d'arrivée? Dois-je traverser toujours cette lutte? Comment est-ce pour toi? Ma chair désire ce changement, d'être plus fidèle, même "entraînée" et souvent en tombant misérablement. Est-ce une tentation le désir de n'avoir pas besoin d'engager cette lutte? Je ne veux pas céder, je veux gagner. Est-ce une position correcte?

Je ne veux pas céder, je veux gagner. L'alternative à la lutte, l'alternative à la bataille - dirait Carrón, avec un exemple qui m'a toujours fait sourire – est le cimetière, où le Seigneur règnerait souverain. Et aujourd'hui, au lieu de fêter le Christ roi de l'univers, nous fêterions le Christ roi du cimetière, qui règne là où tous les ennemis ont désormais été exterminés et où il n'y a plus aucune lutte. Tandis que dans notre expérience quotidienne, même physique, la lutte n'est pas contre... Le drame de la vie, qui naît de la blessure, de notre humanité, qui naît de notre oubli, de notre fréquente distraction, de laisser que la vie soit prise de mille petites choses qui parfois, comme en nous éblouissant, remplissent tout l'horizon de notre intérêt, il n'est pas contre nous. Je fais souvent cet exemple. Quand on m'invite manger chez des amis, j'espère toujours qu'ils m'invitent pour dîner, parce que j'arrive habituellement avec plus de faim: je mange peu au déjeuner et le soir j'arrive que je dévorerais les invités. Il serait très mauvais d'arriver rassasié au barbecue. La faim n'est pas un problème s'il y a à manger. Tandis qu'elle est un problème pour qui n'a pas à manger. Et ainsi le désir qui émerge de cette lutte quotidienne, ce besoin de réponse n'est pas contre, mais on peut l'affirmer grâce à la rencontre faite, car la réponse s'est introduite. Celui qui répond s'est introduit dans la réalité de notre vie. Pour cette raison être remis en marche est la seule possibilité pour ne pas tenir tout pour sûr. Notre fatigue, le plus grand risque, est de rester impassibles devant la réponse parce qu'on n'a pas faim, parce que nous ne sommes pas face à ce que nous sommes, qui est besoin de désir. C'est comme la maman qui dit à l'enfant de ne pas manger de bonbons avant déjeuner parce que la faim s'en va, et ce n'est pas bien, parce que tu n'auras pas d'appétit pour la nourriture, et une demi-heure après tu auras encore plus faim qu'avant, mais il ne sera plus l'heure du déjeuner. Pardonnez l'exemple banal, mais cette lutte n'est pas contre nous. Et on peut l'affirmer juste parce que le Christ s'est fait homme, parce qu'Il est venu à notre rencontre. Ainsi l'Avent qu'on commence n'est pas contre nous. C'est la tentative que l'Eglise fait – et donc le Christ-même fait – pour nous remettre pédagogiquement dans la position de nous rendre compte du besoin que nous avons, de l'attente que nous sommes, pour qu'on puisse Le rencontrer à Sa venue. Quelle a été la chose la plus terrible documentée dans l'Evangile? Que Son peuple, qui avait été préparé depuis des siècles, ne L'attendait pas, non parce qu'il n'en avait pas besoin, mais parce qu'il l'attendait différent: il était fixé sur ses propres images, sur des images qui de quelque manière fermaient l'attente. Au contraire, la caractéristique de Dieu qui est devenu homme a été que plus Il était là, plus Il te donnait envie qu'Il soit là. Qui Le rencontrait était encore plus réveillé dans son désir, surtout parce qu'il avait la confirmation qu'il y avait la réponse... donc je ne suis pas 'mal fait', je ne suis ni fou ni faux. Qu'elles sont belles les interventions de beaucoup de vous qui, face à la description de ce drame, de cette bataille, disaient: j'ai toujours pensé d'être mal fait, que c'était un problème à moi, j'ai toujours pensé que peut-être une petite aide psychologique...

tandis que je découvre que ce n'est pas une maladie, que ce n'est pas contre, mais c'est un parcours, un chemin, c'est être remis en une position qui rend la rencontre possible. Remarquez que le moralisme dont chaque jour nous mesurons et tuons en nous notre humanité en disant 'je suis mal fait' – qui est l'origine de beaucoup de rage, de nombreuses conséquences qu'ensuite les autres doivent supporter - naît juste de cet équivoque: penser que cette lutte ne soit pas nécessaire. Dois-je toujours traverser cette lutte? Oui, parce que cela te remet en chemin. Voici le premier aspect de ce que nous avons entendu décrire comme une "poisse" et s'apercevoir que ça ne suffit pas, que ce n'est pas ainsi, que ça ne peut pas être seulement de la malchance. Mais s'il n'y a pas de lutte il n'y a pas toi, le désir reste une plainte au lieu de devenir une ouverture, une attente.

Intervention de New York

Quand je pense au néant, je pense à des passages de l'Evangile, et particulièrement à ceux où le Christ est refusé même de ceux qui ont assisté aux miracles. Par exemple, quand le Christ a ressuscité des morts Lazare, certains coururent prévenir les pharisiens. Quand dix lépreux ont été guéris, un seulement est revenu remercier. Quand le Christ était poursuivi en justice avec Ponce Pilat, certains qui connaissaient Ses miracles et ses œuvres criaient encore "crucifie-le". Le niveau de liberté se joue devant moi aussi, dans mes interactions quotidiennes, à travers mon interprétation des choses ou ma pauvreté d'esprit. Je trouve qu'avec la réflexion ou le silence, ma liberté, ou la non liberté, se déroule dans la manière dont j'interprète les événements. Je désire en sortir, vers une liberté plus vraie, libre des interprétations, pour voir vraiment les choses telles qu'elles sont.

Le Christ vient continuellement réveiller mon humanité à travers mon désir. Ma conscience doit être formée à désirer les choses qui me rassasient vraiment et non celles qui me laissent vide. La valeur de la compagnie, indépendamment de la distance, me fait regarder et reconnaître ce qui me satisfait vraiment juste dans mon expérience. N'importe quelle expérience peut me conduire à désirer de nouveau, mais une seule me laisse avec une connaissance, tandis que le reste me fait vouloir davantage et mieux, des choses nouvelles ou améliorées, mais des choses que je peux contrôler ou atteindre moi-même.

Je pense que chaque désir peut atteindre le Christ si on est accompagné, ouvert et disponible. Provenant d'un background culturel bouddhiste moraliste, j'ai toujours pensé au désir comme à quelque chose de mauvais, quelque chose qui fera souffrir, parce qu'il n'y a pas moyen de satisfaire ce Désir Inconnu, et donc: "sois heureux avec ce que tu as," ou avec ce que tu peux obtenir. Il y a une demi-vérité en cela, parce que sans la Grace je ne peux pas atteindre le Christ. C'est purement Son don.

Je n'ai plus peur de mes désirs parce que, si mes désirs ne sont pas satisfaits, je comprends qu'ils ne le sont pas pour le moment, ou bien que c'est un bien qu'ils ne le soient pas encore. Je peux seulement penser de cette manière, en reconnaissant le rapport avec le Christ. Dans chaque relation on ne peut pas avoir tout ce que l'on veut: si je l'avais, je serais déjà sainte, parce que Sa volonté serait ma volonté, ainsi j'aurais tout.

Merci, car tu nous témoignes qu'on ne peut pas tenir le désir pour sûr et que, qui ne connaît pas le Christ, qui ne l'a pas connu, vit le désir comme un problème, comme quelque chose à enlever, comme -au fond- une maladie, une contradiction. Il est vrai que le bouddhisme a cette conception, mais comme tu as dit, je peux regarder mon désir et ne pas chercher de me contenter parce que j'ai rencontré le Christ, parce que c'est comme si mon humanité ait été confirmée: elle n'est pas malade, je ne suis pas en train de me tromper. Et nous risquons de tenir ceci par acquis car on a grandi en une société déterminée par le christianisme et qui, même sans le savoir, a toujours exalté le désir. Pour nous c'est normal que le fait de désirer soit une belle chose. Tandis que là où il n'y a pas le Christ c'est un problème, un dérangement, parce qu'on ne peut pas le contrôler, parce que –puisqu'il n'y a pas de réponse- je ne peux pas y rester devant. C'est une demi-vérité dire "sois heureux avec ce que tu as", mais au sens, dans notre expérience, qu'en tout ce que nous avons dans nos mains il y a la possibilité, la route pour nous ouvrir de nouveau au rapport avec l'Unique qui répond au désir. Il y a une manière de se contenter de ce que l'on a qui est précisément la tentative de baisser le désir, de le censurer. Ou bien il y a un moyen de découvrir que toutes les choses que j'ai dans mes mains, les enfants, le masque, les arbres, les collègues, surtout une compagnie, même si éloignée, tout m'est donné par Quelqu'un maintenant. Et donc,

ce n'est pas que ce que j'ai me suffise, mais ce que j'ai est plein de cette Présence-là, c'est un geste de cette Présence-là, quelque chose donné à moi par cette Présence, par Celui qui me donne tout. Qu'est-ce qui a rendu possible que mes yeux le reconnaissent? Qu'est-ce qui me délivre de l'interprétation? – C'est-à-dire de la subjectivité, de ne pas être sûr. Cela est vraiment un grand défi pour tous. Pour cette raison la grande aide qu'on essaie de nous donner est de regarder la réalité, de regarder nous-mêmes et ce qui se passe pour comprendre ce qui est objectif. Pour regarder ce que nous ne pouvons pas changer et qui, même si nous nous trompons, se montre ensuite comme il est en réalité. La question du désir est le premier point ferme qui n'est pas une interprétation. Parce que moi, je peux faire de tout, mais ce désir continue à ressortir, continue à être objectif. Pour faire ton exemple, le bouddhisme n'arrive pas à effacer complètement ton désir. Chercher de le surveiller est possible seulement pour peu de gens, avec de grands efforts pour longtemps, avec de grands arts orientaux. Mais en réalité il suffit d'une pandémie, d'un virus, il suffit d'être fermé chez soi pour commencer à éprouver la peur. Ce qui se passe ces jours-ci me semble vraiment une éducation, une manière dont le Seigneur va nous enseigner quelque chose. Il utilise une des choses les plus petites et insignifiantes de l'univers, comme un virus, pour provoquer l'effondrement de tout le système occidental et oriental d'interprétation pour essayer de contrôler le désir, de contrôler la nature de l'homme qui est faite pour Dieu, attente de Dieu, besoin de Dieu. Ceci est arrivé à tout le monde et a fait s'écrouler tout en un instant, en nous rendant ridicules dans nos tentatives sophistiquées. C'est comme quand tu te cognes contre un poteau: ce n'est pas une interprétation. C'est quelque chose de fixé qu'on n'arrive pas à déplacer et avec quoi on doit régler ses comptes. Maintenant la réponse aussi: comment est-ce que le Christ n'est pas une interprétation?

Je voudrais seulement dire que dans le silence je découvre que c'est pour ma croissance, c'est pour moi, pour que je grandisse.

Exact. C'est pour ta croissance, pour notre croissance. Et le découvrir n'est pas une interprétation. Utilisons le très bel exemple de l'Evangile rappelé par Carrón. L'aveugle né n'a pas de doutes. Ils peuvent lui dire ce qu'ils veulent. Et ils continuent à lui poser les mêmes questions. Puis ils vont aussi chez ses parents demander: mais est-ce vrai qu'il est vraiment né aveugle? Lui, il a seulement une chose à dire et il ne se trompe pas. Comme dit Carrón – Dieu n'a pas peur de le laisser parmi toutes les interprétations avec une seule certitude: je ne voyais pas, maintenant je vois. C'est tout. Vous pouvez dire ce que vous voudrez, interprétez comme vous voulez. Et ils disent: mais celui-là va avec les pécheurs ... En effets c'est une véritable question. Il dit: on n'a jamais vu un pécheur, quelqu'un qui n'est pas un prophète, qui ne vient pas de Dieu et qui guérisse ... et c'est à vous de me l'expliquer, je peux dire seulement ce qui est arrivé à ma vie. Vous pouvez dire ce que vous voudrez, mais moi je ne voyais pas et maintenant je vois. La vraie question est si nous nous rendons compte de ça, si nous avons conscience de ça. Voilà pourquoi Azurmendi nous a beaucoup frappés, la Journée de Début. Ils sont une grande aide nos amis qui ont clair le passage et qui peuvent dire avec leur vie: avant j'étais comme ça et maintenant j'ai changé. Ce n'est pas une interprétation celle-ci. Qu'est-ce qui nous aide tous à nous rendre compte de cela? Parce qu'on ne peut pas le tenir pour sûr. L'exemple des lépreux: seulement un sur dix s'aperçoit de ce qui était objectif pour tout le monde. Avant ils étaient lépreux, après ils ne l'étaient plus. Ce n'est pas une interprétation, mais tu peux ne pas le regarder, ni le considérer, tu peux le tenir pour sûr, être même guéri de la lèpre et ...

C'est un niveau de liberté. Je suis étonnée, je m'étonne de mes amis, de ma famille et je veux remercier le Seigneur parce que, quand je regarde mon background, je m'étonne.

En effet je suis en train de dire que nous sommes tous reconnaissants pour cela, parce que c'est comme être devant l'aveugle né, ou le dixième lépreux, c'est-à-dire devant qui s'aperçoit et regarde en arrière. C'est un fait de liberté, tu as raison, c'est comme avoir quelqu'un qui me l'indique, qui m'aide à regarder, qui me rend conscient de cela. Je tiens beaucoup à ce que tu nous témoignes, aussi à la dernière chose que tu as dit de la gratitude en regardant ton background, parce que la tentation est de penser que l'auto-conscience, se rendre compte de ce qui m'est arrivé, de ce que je suis, est abstrait.

Je sais que la liberté est un fait de Grâce, mais il y a mon désir aussi. Comment vont-ils ensemble?

On en a parlé jusqu'à maintenant: le désir est objectif. Ce n'est pas toi qui te mets ton désir. Le désir est la structure; le besoin est la structure de notre nature: nous sommes faits assoiffés du rapport avec le Christ. Il est vrai qu'on a affaire à la liberté, parce que moi, je peux m'opposer à cette vérité. Je peux vouloir autre chose. Je peux ne vouloir pas tout voir. Nous le savons très bien. C'est comme quand on tombe amoureux. L'amour arrive, mais ensuite je peux me mettre à suivre cet amour ou bien commencer à dire: non, mais qui sait où cela me conduira ensuite ... mais je suis bien chez moi ... je banalise un peu, mais pas trop. Ma liberté face à un désir est comme réveillée par une présence. La liberté décide si seconder le désir et le Christ qui y répond, ou bien non. Et cela est vraiment de chaque jour. Quand nous nous levons le matin et nous éprouvons en nous tout l'amertume, la fatigue et nous nous rendons compte d'avoir besoin, où adressons-nous notre regard? Ou alors c'est nous qui décidons où nous ne voulons pas regarder. C'est nous qui le décidons. Pour ça la liberté est en jeu. La liberté est toujours en jeu devant quelque chose d'objectif. De cette manière qui a vu guérir l'aveugle né décide aussi. Parce que le fait de voir un homme ressusciter, comme Lazare, ne me laisse pas indifférent. Il est clair que cela m'attire. C'est la réponse à ce que je désire. C'est un surplus de vie que je désire. Mais dès que je m'aperçois que cela me demande quelque chose, de suivre cet Homme-là, de changer tout ce que je pensais de cet Homme-là, de moi, de la réalité, je dois décider si dépasser cet apparent sacrifice, cette résistance, ou bien si le seconder, et donc suivre ce qui m'a attiré, ce qui répond à mon désir.

Intervention d'Italie

J'ai besoin de comprendre davantage. Dans l'introduction tu disais que chaque matin, quand on se lève, c'est une lutte entre la tendance qui désagrège, qui s'agite en nous et dans les choses, et la force de Dieu qui nous veut, nous appelle. Ensuite tu affirmais l'utilité de regarder les conséquences: juste parce qu'il est possible de les traiter comme telles, il faut aller à la racine.

Que signifie vraiment aller à la racine? Parce que le risque dont je fais l'expérience c'est de faire une sorte d'analyse-mémoire de ce qui m'est arrivé en toutes ces années, pour me convaincre, pour me consoler. Il est évident que depuis que j'ai rencontré le Christ quelque chose de moi, en moi, a changé. Cela ne me suffit pas. Et je me rends compte que revenir avec la mémoire me laisse au fond vidée de l'Événement, l'événement c'est moi (je me la raconte un peu). D'où redémarrer?

Voilà ce que je voulais. Il faut bien considérer ce soupçon de 'nous le raconter'. L'aveugle né devait aller repêcher dans sa mémoire ce qui lui était arrivé, mais il le faisait sur la base d'un présent. Se la raconter signifie introduire quelque chose que je pense, moi. Par contre faire mémoire signifie replacer devant mes yeux, dans le présent, ce qui s'est passé et qui est un fait. Un fait qui continue: je suis changé! Je vois! Et donc, non seulement je ne vide pas l'Événement, mais je le remplis d'une histoire. Je le remplis signifie que je le regarde en toute sa profondeur. Nous sommes vraiment incroyables. Nous sommes là 516 personnes en vidéo-conférence, qui dans sa cuisine, qui dans son studio, qui sait où dans le monde, mais si je sors de mon studio et je vois quelqu'un – il y a le lock down, mais on trouve toujours quelqu'un – si je l'arrête et je lui dis: 'viens voir, regarde-moi ça!', il écarquille ses yeux. Une personne est intervenue du Brésil, une autre des Etats Unis, d'Italie: mais qu'est – ce que c'est que ça? Nous tenons tout cela par acquis. Que signifie la tenir pour sûr? Ce qu'on disait pendant la leçon. C'est le mettre dans un déjà su. Cela, oui, vide l'Événement. C'est le contraire de faire sortir de la mémoire tout ce qui explique, me dit et me montre ce qu'il y a devant mes yeux. Je vide l'Événement quand je ne le regarde pas et je le classe parmi ce que je connais déjà, dans mon schéma mental. Au contraire ce n'est pas une analyse froide, mais c'est regarder ce qu'il y a devant ses yeux plein de toute sa profondeur et consistance, qui est une histoire. Je répète, l'aveugle né devait se souvenir: mais qui a fait cela? Que m'est-il arrivé? Ça lui donnait la raison de ce qu'il avait dans le présent: la vue, la possibilité de voir. Il faut absolument regarder cela, car il s'agit d'une manière d'utiliser la raison à 360°, afin que pour voir, pour connaître ce qu'il y a devant mes yeux, je puisse avoir tout présent en ma pensée. Si je ne m'en souviens pas, tout devient abstrait. C'est comme quand tu regardes ton fils, un neveu ou même un ami qui te dit: "Comme tu m'as répondu comme ça, tu ne m'aimes pas". Du calme! Comment est-ce que je ne t'aime pas? Regarde tout, l'histoire qui explique que tu es là

devant moi maintenant et que je te dis ces choses. Si tu 'te débarrasse' de tout ça, certainement on ne comprend pas pourquoi peut-être en ce moment je suis en train de te gronder, ou de te dire de faire tes devoirs, ou de te corriger sur quelque chose. Si tu élimines la densité de cet instant pour l'amour que j'ai, qui est fait d'une histoire, d'un rapport, qu'est-ce qui reste? Il est clair que de cette manière tu vides l'Événement présent: tu le fais devenir seulement ta réaction, la réaction d'un fils ou d'un ami qui réagit mal devant ce que je dis. Donc c'est vraiment le contraire. Pour cette raison le silence est vraiment l'arme, parce que le silence c'est entrer dans toutes les choses en laissant la place pour que toute la mémoire revienne à la surface. Qui est-ce qui me donne cela? Nous ne nous regardons presque jamais comme ça, mais c'est un regard qui nous coûte un parcours. Comment est-ce possible devant le Christ? Moi et mon oui pour entrer dans cette réalité (je suis malade, l'air me manque). Pourquoi ne s'agit-il pas d'une malchance, pourquoi n'est-il pas contre moi? J'ai besoin exactement de cette conscience, d'une histoire, pour pouvoir regarder cet instant de la réalité jusqu'à sa racine. Comment puis-je dire que toute cette réalité m'a été donnée par Toi? Il faut que je me souvienne de tout ce qui m'est arrivé. Quelle conscience dois-je avoir pour pouvoir me fier au fait que la réalité est dans les mains de Quelqu'un, que ce Quelqu'un m'aime et donc que cette réalité, cette circonstance n'est pas contre moi? Que dois-je reprendre? Comme un enfant devant sa maman qui le gronde. Ça dépend de ma liberté: suis-je d'accord sur cela ou non? Même si cela signifie que je fais confiance à quelque chose qui me fait très, très peur? Et dès que je dis "je lui fais confiance" – avec une confiance fondée sur un parcours raisonnable, sur une conscience pleine de raisons, c'est-à-dire de faits vus et rappelés – alors vraiment commence la paix, commence un autre amour. Tant qu'on ne vit pas cette expérience on peut y croire. Mais c'est tout autre chose vivre la libération de pouvoir dire: je peux Te faire confiance, Seigneur, qui es en train de me ceindre comme je ne me serais jamais ceint.

Intervention de la République Tchèque

Ma question "pourquoi?", qui continue à me poursuivre, est liée à ma conversion d'une foi héritée à une foi personnelle, arrivée il y a 16 ans par l'intermédiaire d'une petite enfant qui, à neuf mois seulement, est morte à cause d'une mort blanche. Pour moi c'était un fait terrible et j'ai dit à Dieu: si ma conversion passe par là, je ne veux avoir rien affaire avec Toi. J'ai réglé mes comptes et j'ai été très malheureuse. Puis j'ai rencontré des gens qui me témoignaient une vie très belle, pleine, et je découvrais toujours que c'étaient des chrétiens. Alors j'ai compris que je devais suivre Celui qui a permis même un fait pareil. Mais la question revient toujours. Dès qu'il arrive quelque chose qui fait irruption dans ma vie et que je ne comprends pas, je reviens immédiatement à cette mort du début. Je n'arrive pas à trouver une réponse adéquate. Je reconnais un bien que ces faits ont irréfutablement apporté dans ma vie, et qu'il se révèle toujours plus puissant, mais puis je conclus toujours ces questions en disant : Dieu peut tout, alors Il peut aussi permettre une chose pareille que je ne comprends pas. Quand nous nous verrons dans l'Au-delà je le Lui demanderai. Parce que si je ne me donne pas cette réponse je me bloque et tout devient néant. Hier, en écoutant la leçon, quand tu insistais sur l'irréductibilité du cœur, je me suis dit: oui, mais il y a des questions qu'on ne peut pas poser, autrement l'on devient fou. Et je me suis aussi rendu compte que ma liste de ces questions s'allonge avec le temps. Cette hypothèse m'est venue à l'esprit: et si le motif exclusif était ce que j'appelle de belles conséquences? Si le motif était vraiment seulement l'amour pour moi? L'amour qui ne craint même pas de risquer ma douleur déchirante et celle des autres? Mais j'ai compris que même cela s'est passé dans la croix de Jésus. Dieu aimait tellement qu'Il ne s'est pas retiré même devant une douleur beaucoup plus grande que la mienne. Regarder Jésus sur la croix c'est regarder les questions qui rendent fou. Je me sens comme Pierre après la pêche miraculeuse. Et je pense: "Seigneur, éloigne-Toi de moi car je suis un pécheur". Comment puis-je rester devant une préférence si grande?

Merci car ces questions portent à la surface une question fondamentale: la réponse aux questions qui rendent fou, dès qu'on essaie de la trouver en une explication, même chrétienne, deviennent inacceptables. Elles ne suffisent pas. Quand tu dis: "Je n'arrive pas à trouver une réponse adéquate. Je reconnais un bien que ces faits ont irréfutablement apporté dans ma vie, et qu'il se révèle toujours plus puissant, mais puis, pour bloquer ces questions, je dois dire : Dieu peut tout, alors je le Lui demanderai dans l'Au-delà " ... j'enlève la question. C'est-à-dire que je dois l'éteindre de quelque manière. Parce que cela, ce bien qu'il a apporté, même reconnu, ne suffit

pas, ne conclue pas la question. Mais qu'est-ce que tu dis juste après? "Mais si le motif exclusif était ce que j'appelle de belles conséquences? Si le motif était vraiment seulement l'amour pour moi?" C'est-à-dire, quelle est la différence entre la première et la seconde position, hypothèse? La première est une théorie chrétienne, la seconde est une Présence. C'est-à-dire que la réponse aux grandes questions de Job sur la douleur, sur la mort, la maladie, sur "pourquoi à moi", sur "qu'ai-je fait", "pourquoi cette enfant", n'est pas une explication, mais c'est une compagnie - comme on a entendu témoigner - qui me prend par la main maintenant. Parce que comprendre, pour moi n'est pas conclure la question du point de vue intellectuel, mais c'est beaucoup plus. J'ai besoin qu'on introduise en moi le facteur d'une compagnie. La signification est un amour, exactement un amour pour moi. Alors, là je commence à comprendre aussi des explications. Mais si le Christ ne s'était pas fait homme, c'est-à-dire plein d'amour, une présence qui m'aime maintenant, ces questions-là rendraient fou. Parce que j'essaierais de me contenter d'une réponse intellectuelle. Il m'est arrivé d'aller voir une dame. Elle m'avait invité et, quand je suis arrivé chez elle, elle m'a dit d'avoir terminé un livre où elle racontait sa tragédie avec sa fille malade d'une maladie à cause de laquelle, même si elle avait 27/28 ans, son intelligence s'était arrêtée à cinq ans. Elle était désespérée, et disait: j'ai passé une vie et je n'ai jamais pu avoir ce que toutes les autres mères ont eu. Et elle voulait que je fasse la préface de son livre. En réalité elle s'était trompée car elle pensait d'avoir invité mon frère qui au contraire est journaliste. Je lui ai répondu: "Je peux même écrire la préface, mais peut-être ce n'est pas avec moi que vous vouliez parler. Je suis un prêtre". Quand elle a su que j'étais prêtre, elle s'est fâchée encore plus et elle a commencé à dire: "Pourquoi? Pourquoi moi? Pourquoi ma fille? Pourquoi dois-je vivre cela?" Je semblais un boxeur désormais sans défenses, les bras baissés, qui continuait à recevoir des coups à la figure, dans le coin, sans pouvoir réagir. Que pouvais-je répondre à ces pourquoi? Quand elle s'est arrêtée j'étais désormais étourdi. Puis elle a compris d'avoir exagéré un peu, alors elle m'a offert un thé. Il m'est venu un flash, une réaction qui a été une véritable révélation de l'Esprit. J'ai dit: 'Ecoutez, madame, je ne sais répondre à aucun de ces pourquoi, mais si je savais répondre et que je vous donnais une explication qui vous ferme la bouche, à laquelle vous ne pourriez rien répliquer, seriez-vous plus contente? Vous ne cherchez pas un pourquoi ni une explication, vous cherchez quelqu'un à aimer dans ce fait, une compagnie, parce qu'il ne vous intéresse pas de savoir un pourquoi.' On ne vit pas pour ça, pour un pourquoi qui est une explication, on vit pour un amour dans cette situation-ci. Et combien de fois nous l'avons vu chez nos amis, dans nos familles, et dans des cas pareils. Puis il y a aussi des explications, disons ainsi, qui rendent plus compréhensible et rendent aimable même ce qu'avant nous avions haï ou qui nous avait fait peur, mais il faut que la réponse, que le sens des choses soit une Présence aimable, un amour qui entre dans la vie: une Présence. Et c'est intéressant le fait que le chemin de chacun à ce propos soit vraiment unique, personnel. Tu nous as raconté qu'au début tu t'es éloignée de Dieu pour ce fait et qu'ensuite le Seigneur s'est mis de nouveau devant toi avec une beauté aimable. Je le dis pour que nous apprenions à ne pas juger, dans le sens de mesurer les autres en ce que nous devrions avoir compris. Si Dieu a de la patience, figurez-vous combien en devrions avoir nous. Mais ce qui m'enthousiasme, en ce que tu dis, est juste la différence entre ne pouvoir pas supporter une explication et se trouver au contraire face à un amour envers moi: tout change, tout devient partie de ce rapport.

Intervention d'Italie

En écoutant la leçon, j'ai eu deux moments de contrecoup. Le premier a été quand tu parlais du vide dans la journée pendant le lock down. Quand est-ce que ma journée a de la valeur? Si je fais quelque chose d'utile ou pas? Pendant ces mois de retour à l'école, ma journée, plutôt que calme, est un tourbillon de choses à affronter: à l'école, même si en présence, tout m'engage beaucoup plus. Et il y a plus de travail à faire à la maison aussi: suivre mon fils qui a le syndrome de Down, pour l'école comme pour les activités du centre qu'il fréquente, occupe une grande partie de ma journée.

Mais je comprends que c'est l'autre face de la même médaille: l'odeur du néant arrive aussi en des journées si pleines.

Le deuxième contrecoup est le chant "Il mio volto" (Mon visage). Je le chante souvent en auto le matin en allant au travail, déjà levée depuis deux heures et après avoir accompagné mon fils à l'arrêt du tramway. Je comprends que c'est mon cri à Lui, avant de me jeter dans les choses de la journée.

Ma question: quand le temps est-il à moi? C'est depuis quelques temps que cette question irréductible se remue en moi. Quand est-ce que je fais ce que je veux? Quand est-ce que c'est moi qui détermine les rythmes de la journée? Quand est-ce que je trouve un trou de temps pour la règle? Et s'il n'y a pas ce trou de temps? Je comprends que le point n'est pas d'attendre d'avoir du temps libre, mais que la question se joue là, dans les plis des engagements. Tu disais: "S'il y a la question, il y a la réponse. Le grand travail est l'auto-conscience, être tellement présent à soi-même à reconnaître que Toi, Mystère, Tu es là". J'ai l'intuition que le temps commence à devenir mien si je suis Sienne, que c'est une possession des choses qui naît du fait d'être prise et aimée, en reconnaissant cela, là à l'heure que je vis. Je voudrais être aidée sur cela, parce que parfois le doute me vient que ce soit peu, que cette auto-conscience ait peu de force. Tandis que je comprends que le défi est ici: comme pour un trapéziste, car ainsi je me sens parfois, qui pour se lancer a un seul point d'appui.

Peux-tu expliquer mieux ce passage quand tu dis: "Je comprends que le temps commence à devenir mien si je suis Sienne, que c'est une possession des choses qui naît du fait d'être prise et aimée".

Je comprends que les choses ne sont pas à moi ni parce que je les range ni avec un effort, mais je peux appartenir aux choses ou être de quelqu'un Autre. Je comprends ceci. Parce que si je ne suis pas de quelqu'un d'Autre, de Celui que j'ai vu maintenir debout ma vie en de nombreuses situations, par exemple face à la mort de mon mari aussi, et qui ne m'a pas "emportée"... paradoxalement les choses à faire "m'emportent", parfois, comme tension. Je comprends que la question est comme renversée. Les choses ne sont pas miennes, le temps n'est pas mien quand je m'en approprie, mais quand je reconnais Qui en est le Seigneur, le vrai Maître. Je ne sais pas continuer plus que ça...

Tu as tout dit pourtant. Tu dis: 'quand est-ce que le temps est mien? Quand est-ce que je fais ce que je veux?' Qui de nous ne sait-il pas répondre à cette question? Ce n'est pas qu'on ne désire pas certains moments, mais, quand ces moments sont découpés, comme isolés, vécus en dehors de ce rapport, l'unique qui remplit la vie, là où ils ne sont pas vécus en reconnaissant ... nous savons très bien s'ils remplissent ou pas. Nous savons très bien si le temps est à nous: nous restons les mains vides, c'est-à-dire avec l'illusion et le vide en main. Ce que tu viens de dire nous aide à comprendre que tout se joue là: si ce que j'appelle mon temps est un temps que je me crée à moi, ou si ce qui remplit le temps et le fait mien c'est le vivre dans cette Présence-là. Cela est fondamental, parce que, pour qui est appelé à une vocation à la Saint Joseph, si l'alternative est: d'un côté les circonstances et de l'autre Jésus... alors on dissout la Saint Joseph. Parce que c'est exactement l'opposé. L'expérience que vous portez dans votre chair est que cet Amour-là, l'avoir été appelé là c'est l'histoire qui m'a conduit jusqu'ici. Combien de nous pourraient raconter des histoires incroyables, pleines d'imprévus, de choses que vous n'aviez pas imaginées et où vous avez vu la victoire du Christ. Alors je peux demeurer face aux circonstances avec la conscience de cette Présence qui a démontré combien elle m'aime. Et je vis dans ce rapport en témoignant au monde qu'un grand Amour rend toutes les circonstances un Événement et qu'on n'a besoin de rien d'autre. Il ne faut pas que je me découpe d'ultérieurs espaces de consolation éphémère pour soutenir le présent. C'est un défi, un chemin qui se répète chaque jour. Mais chaque fois je peux voir que je suis en train d'avancer. Ce qui est impressionnant, surtout quand on parle de temps libre, c'est comme si on avait en tête ce schéma, dur à mourir, - malgré que l'expérience dise le contraire et nous tous le racontons - c'est-à-dire que le sacrifice est suivre le Christ, vivre toutes les choses dans le Christ. Je vous fais un exemple. Hier j'étais assis dans mon fauteuil et je devais prendre un objet derrière moi, en une position inconfortable. J'aurais dû me lever et le prendre. Alors, pour avoir moins de peine - je pense qu'il arrive à tout le monde de faire des opérations étranges et en avoir une triple peine! - j'ai failli tomber du fauteuil. Si je m'étais levé, j'aurais eu moins de mal. Voilà, devant le Christ c'est la même chose. La vraie souffrance, le vrai sacrifice est quand il n'y a pas Lui, c'est ne vivre pas les choses dans le rapport avec Lui. J'ai toujours été frappé quand Carrón dit que la vraie question n'est pas comment vivre tout dans le rapport avec le Christ. La vraie question est: mais comment fais-tu à ne pas vivre tout en rapport avec le Christ? La peine que nous avons! Le temps se vide, il ne passe jamais, le temps n'a rien dedans, le temps est quelque chose qu'on espère qu'il passera parce qu'après il y aura quelque chose d'autre. Sans

le Christ le temps n'est plus à nous, car il n'y a rien pour nous. C'est vraiment le renversement dans l'expérience. Et l'image du trapéziste est très belle. Mais la question que tu poses à la fin a été pour moi comme un flash: "il y a le doute que ce soit peu, je voudrais comprendre si cette reprise de conscience est peu". Moi je dis que c'est tout! Parce que sans l'auto-conscience, sans la prise de conscience de soi-même, sans la mémoire, sans toute cette bataille, sans que le désir émerge, tu n'es pas là. Cela nous semble abstrait, mais ces jours-ci ça devrait être une expérience claire. Comme je disais dans la leçon: avant, le désir de sens que je suis semblait être abstrait, interprétable, un peu de spiritualistes, et que les choses concrètes soient ce que nous faisons. Maintenant il est évident que ce que nous faisons est vide, abstrait, sans sens et à devenir fou si je n'ai pas devant moi tout mon désir et si je n'ai pas un sens, si je n'ai pas un pourquoi ou je n'ai pas quelqu'un à aimer en ce que je fais. Tout autre que peu! C'est tout! A ce propos je voulais lire une brève intervention de notre amie qui, étant malade de Sla, peut seulement dicter miraculeusement sa contribution avec les yeux.

Intervention d'Italie

Il ne me semble pas de vivre dans le néant dont toi et Carrón vous parlez. Suis-je insensible? Dois-je me préoccuper?

'Il ne me semble pas de vivre dans le néant.' C'est cela qui nous étonne tous, ce qui nous rappelle tous, parce que dans notre imagination tu es l'exemple de celle qui devrait dire: je ne sers à rien, ma vie n'est rien, à quoi sert-elle ... tandis que tu nous témoignes le contraire par cette simple affirmation-question: Il ne me semble pas de vivre dans le néant. Mais quelle bataille il y a en toi pour pouvoir dire cela! Quelle conscience il y a du vrai et du rapport avec le Christ et du besoin que tu en as, et de la fatigue, de la contradiction que tu dois affronter pour pouvoir dire une chose pareille! Nous devrions être préoccupés! Nous qui, au contraire, ne nous rendons pas compte de vivre dans le néant, parce que nous avons mille possibilités que tu n'as pas. Que toi, par conte, tu nous témoignes cela, me semble la chose la plus précieuse pour conclure cette rencontre. Que tu puisses dire que tu ne vis pas dans le néant, c'est pour moi un rappel, un témoignage, c'est une réalité que le Seigneur met devant mes yeux, et qui me rappelle que de la lutte que tu fais chaque jour on peut sortir vainqueurs. Et que le Christ triomphe. Cela me laisse sans paroles et plein de gratitude que tu puisses dire presque comme une normalité que tu ne vis pas dans le néant. Chers amis, j'ose dire qu'on a fait un beau chemin, nous avons des idées pour travailler, pour nous aider et pour avancer ensemble vers Celui qui vient.

Je vous remercie de ces jours-ci, de la patience, de la collaboration, du fait d'être là et d'avoir accueilli le rendez-vous que le Seigneur nous a donné. Prions tous réciproquement pour notre compagnie, pendant ce temps d'Avent. La responsabilité que chacun a de vivre jusqu'au bout cette conscience – qui recommence chaque matin et chaque jour - est grande, parce que dans le monde il n'y a aucun autre guidé, conduit, pris par la main avec un soin pareil, comme dit la lecture de ce jour: *"Je panserai la malade ..."* Nous sommes pris comme ça, conquis par ce Roi. Et nous sommes appelés à donner cette conscience aux plus petits. C'est la chose la plus grande que nous puissions faire pour le monde entier, pour tout le monde.

Demandons à la Vierge qu'Elle nous soutienne tous ensemble en ce chemin d'Avent, et que comme Elle nous partions toujours par reconnaître Jésus qu'Elle avait dans son sein. Nous pouvons le dire nous aussi, nous pouvons partir de la reconnaissance que Jésus est dans le sein de notre compagnie. Mais vraiment, ce n'est pas une image, Il est physiquement présent. Pour cela nous concluons en disant ensemble le Memorare. Nous voulons dire à la Vierge: souviens-toi qu'on n'a jamais entendu dire que qui T'as demandé quelque chose ne l'ait pas obtenu.

(Textes non révisés par l'Auteur – traduction: Elisa Aimetti)

